Un sourire vague errant sur sa physionomie pâle, Clinton replaça son manuscrit sur la table ; mais il ne parla pas : il ne le pouvait pas.

—Père, dit Mme Somerset d'un ton ferme, je vous en prie, n'appelez pas Sophie, je lui ai dit de ne pas amener Mabel ce matin.

—Mais, ma mignonne, s'exclama le père, l'enfant vient toujours nous dire bonjour. J'ose dire que la chère petite âme doit se trouver en grande détresse d'être empêchée d'entrer. Elle ne nous embarrassera pas une minute ; d'ailleurs, Clinton aime beaucoup les enfants. Ah ! la voilà ! Voici ma petite chatte ! Venez ici, venez à grand-père, Mabel !

Mais avant que la petite fille aux cheveux dorés eût pu obéir à sa requête, la jeune mère prit sa petite main dans les siennes et dit d'un air de douce sévérité :

—Allons, Mabel, embrassez grand-père et allez bien vite retrouver Sophie, parce que nous sommes occupés.

—Oh ! mon Dieu, dit en riant Warden, avec une grimace pleine de bonne humeur : oh, mon Dieu, maman est bien en colère ce matin, n'est-ce pas ?

Soulevant l'enfant, il caressa avec amour la tête blonde. Ça, c'est ma *darling*, murmura-t il en retenant la petite joue sur la sienne. Allons, Mabel, un bonjour—et un baiser à Brownie ; les vieux amis d'abord.

L'enfant courut au secrétaire, qui la soulevant, l'embrassa à la hâte et se rassit.

—Halloa ! s'écria le directeur, un drôle de becquot, hein, mon bijou ? Ça ne fait rien, *birdie*, en voilà un autre à la place.

L'embrassant à plusieurs reprises, le petit homme se mit à sautiller autour de la salle, portant toujours l'enfant, qui riait et criait de plaisir : rapprochant sa tête ensoleillée de celle de son grand-père, les fils d'or et d'argent s'entremêlaient. C'était un joli tableau ; tous deux étaient tellement heureux ! mais aucun de ceux qui les regardaient ne l'appréciait. Tout à coup, hors d'haleine, Warden s'arrêta à côté de Clinton.

—Maintenant, Mabel, dit-il en respirant avec peine, un bonjour et un baiser pour M. Clinton, ma mignonne.

—Père, cria Mme Somerset en s'avançant.

—Bêtise, Dolly, répondit le père. Clinton aime beaucoup les enfants. Voyons, ma petite chatte.

Affreusement mal à l'aise, l'infortuné auteur se leva ; mais son visage respirant la misère n'était pas encourageant, et après un coup d'œil, Mabel se détourna ; et, serrant fortement son grand-père par le cou, cacha son visage sur l'épaule de celui-ci.

—Allons, allons, Mabel, voilà qui est vilain ? dit Warden, en frémissant de plaisir ; le monsieur attend. Voyons, mignonne, faites comme grand-père vous dit.

Mais le baby se serra encore plus, et le visage de Warden devint très grave.

—Mabel, continua-t-il vivement, embrassez M. Clinton ou je me fâche.

Rougissante de plus en plus, Mme Somerset s'approcha de son père :

—Père chéri, plaida-t-elle, pour l'amour de moi, permettez que l'enfant s'en aille. Elle a des dispositions à être absolument mauvaise, ce matin.

Warden secoua la tête et s'efforça de paraître sévère.

—A plus forte raison ne faut-il pas lui céder, remarqua-t-il d'un ton ferme. Mabel, embrassez M. Clinton tout de suite ! Clinton, veuillez approcher votre visage un peu plus.

Avec la sensation d'une douche d'eau froide lui coulant dans le dos, le malheureux avança sa figure décomposée ; mais l'enfant, ayant jeté un coup d'œil de son côté, commença à pleurer de toutes ses forces et mêne à donner des coups de pied, si bien que son grand-pere perdit patience.

—*Hang it all !* s'écria-t-il d'un air animé ; cette enfant devient trop obstinée à la fin. Mais je ne me laisserai pas battre par elle. Venez ici, Dolly, et faites-la faire ce que je lui commande. Oh, ne bougez pas, Clinton, tenez votre visage tel qu'il est.

Clinton commença à chanceler sur ses pieds, et Mme Somerset, les yeux animés, arracha l'enfant à son père légèrement irrité, et la mit dans les bras de la bonne, lui criant d'un ton rude :

—Emmenez-la tout de suite ; tout de suite, Sophie, entendez-vous ? Je regrette, père, d'intervenir, continua-t-elle plus doucement, mais, chéri, rappelez-vous que l'affaire de M. Clinton est importante.

Tout à fait revenu à sa bonne humeur, Warden se tourna vers le jeune homme ému :

—Mon cher garçon, dit-il, il faut que vous me pardonniez : cette petite coquine est comme la prunelle de mon œil : *bless her !* Maintenant, Dolly, vous êtes priée d'écouter : ne causez pas.

Browne étouffa une folle envie de rire, et Clinton recommença avec incertitude :

—Intérieur de salon chez M. Findlater. Appartement orné avec goût. Portraits de famille sur la muraille. Au-dessus de la cheminée un morceau de maître.

—Des tableaux ! Un morceau de maître ! A la bonne heure, s'écria Warden, en faisant sonner avec bruit sa menue monnaie. Aimez-vous beaucoup les tableaux, Clinton ?

Mme Somerset et Browne toussèrent simultanément, et l'auteur intimidé leva les yeux, mais il ne sut deviner ce que signifiaient leurs signaux et leurs mouvements de tête.

—Oui, répondit-il, d'un ton lugubre, oui j'aime beaucoup les tableaux.

Warden se leva et marchant gaiement vers le chevalet, retira le rideau et découvrit une peinture absolument incompréhensible, imitation détestable d'un artiste bien connu, barbouillages inintelligibles de jaune peints sur un fond noir impénétrable.

—Si vous êtes amateur de tableaux, voici quelque chose qui vous ravira, s'écria Warden passionément. Voyons, que pensez-vous de ceci ?

Le jeune homme hésitait.

—Je n'appelle pas cela un tableau, continua Warden.

—Non, moi non plus.

—C'est un poème, monsieur, ce n'est pas un tableau. Je l'affirme, et vous trouverez que je ne me trompe guère en fait d'art. De fait, je suis un critique d'art par nature. Je n'ai jamais pris de leçons, mais je connais exactement comment une chose doit être. Eh ! n'ai-je pas suggéré une douzaine de sujets, qui tous auraient pu faire grande sensation ! mais les peintres sont des gens drôles : ils ne semblent jamais disposés à emprunter des idées aux autres. Cette fois l'homme qui a fait cela est une exception : ce paysage est le résultat d'une suggestion à moi ; mais c'est un génie—je veux parler de l'individu—et pourtant il n'a encore jamais été exposé à la "Royal Academy." Mais qu'y a-t-il là d'étonnant ? Songez seulement aux artistes heureux du jour—passez seulement leurs noms en revue.

—Père, interrompit Mme Somerset d'un ton désespéré. A moins qu'il ne continue, je vais oublier les noms des personnages de M. Clinton.

—*By Jove !* oui, à propos. Ma chère, vous avez parfaitement raison. Clinton, il faut que je m'excuse encore une fois. Asseyez-vous, mon garçon. A propos, vous plaît-il de me donner un aperçu des sentiments des personnages, avant de commencer ? Cela aide beaucoup à comprendre une pièce. On ne laisse point passer les allusions.

Grandement rassuré, car Warden paraissait enfin avoir recouvert son calme, Clinton répondit très aimablement.

—Certainement. Le révérend Félix Findlater est un homme qui croit infiniment en sa personne.

—Je sais, dit joyeusement Warden, je sais, une sorte de personne tout à fait répréhensible.

—Un homme, continua Clinton, qui a toutes sortes de nouvelles théories et qui met la loi de côté quand il s'agit d'elles.

Levant la main en un geste excité, le directeur s'écria triomphant :

—*New ? Lay !* (*) J'y suis à présent ! Cette pensée m'a tracassé tout le temps ; mais ces mots de votre pièce résolvent le mystère. Browne, où est votre œuf frais ?

(*) Il y a dans l'original anglais un jeu de mots qui ne saurait se rendre en notre langue. New signifiant nouveau et lay, mettre ou poudre, Warden prétend que ces deux mots, espacés dans la phrase de Clinton, lui rappellent l'œuf frais ou nouvellement pondu de Browne.—Note du traducteur.

—Je ne l'ai pas commandé aujourd'hui, père, répliqua Mme Somerset, vivement.

—Pourquoi, mon enfant, n'y en a-t-il point ?

—Oh si, reprit la dame, mais j'ai recommandé de ne pas l'envoyer, parce que M. Clinton lisait.

—Ma chère, vous avez eu tort, dit le père, d'un ton de tendre reproche ; voilà qui explique absolument le mauvais esprit de cette petite ange, tout à l'heure. Commandez-le tout de suite.

Mme Somerset vit Clinton déposer son manuscrit, les mains tremblantes.

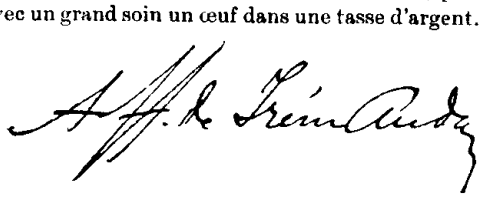
—Vraiment, je ne puis, dit-elle, d'une voix décidée.

—Eh bien, je vais le faire, moi, remarqua Warden, légèrement contrarié, en appuyant sur un timbre. Je suis sûr, ajouta-t-il d'un ton aimable, que Clinton a trop bon cœur pour s'en offenser. C'est une petite habitude, Clinton, et une jolie, aussi. Sophie, dit-il à la servante qui venait d'entrer, faites apporter à l'instant l'œuf de M. Browne.

—Bien, monsieur, il est cuit. La cuisinière n'a su qu'il ne fallait pas l'envoyer qu'après qu'elle l'eût fait cuire.

—Browne a eu une très vilaine maladie, il y a un an, Clinton, expliqua le directeur, ses yeux brillants se couvrant brusquement comme d'un nuage : nous pensâmes qu'il allait nous passer entre les doigts, *by George, we did !* Et la première chose qu'il put manger après avoir refusé toute sorte de nourriture pendant des semaines, fut un œuf que le baby lui apporta au lit. Depuis lors, Mabel a toujours apporté, chaque matin, l'œuf frais de son cher Browne. C'est ce qui chagrinait la sensitive petite âme. Elle ne voyait pas pourquoi on lui enlevait ses privilèges. Curieux, n'est-ce pas ? Vos paroles, *new theories which he lays down*, m'ont fait me souvenir.

Encore une fois, la porte s'ouvrit, et l'enfant apparut, sa face de chérubin rayonnante de sourire, portant avec un grand soin un œuf dans une tasse d'argent.



(*La fin au prochain numéro*)

LA ROSE DU SOUVENIR

A l'heure que je préfère entre toutes, celle de mes évocations, j'aime à feuilleter, tantôt le livre vivant, toujours ouvert de ma mémoire ; tantôt le livre fermé, dans un tiroir, où je retrouve des souvenirs écrits, des portraits rapides qui me reportent aux heures les plus douces de ma vie.

C'est ainsi que l autre jour je mis la main sur un espèce de journal écrit au courant de la plume et de la pensée ; et entre les feuilles duquel j'aperçus une petite fleur étroitement pressée entre deux feuillets jaunis.

Cette fleurette était autrefois de la tribu royale des roses que je reconnus malgré sa déchéance, et voilà que tout à coup, je me rappelle la main qui a arraché de sa tige cette reine infortunée, et les circonstances qui ont fait sa destinée, j'ose dire si douce, que dans le temps ses sœurs enviaient son sort, comme aujourd'hui encore, je l'abreuve de la rosée de mes regrets !

Oui ! celui qui, d'une main tremblante, cueillit cette fleur aux si vives couleurs, la pressa tendrement et me la donna, me dit qu'elle devait être : *La rose d'Espérance*, celle qui donne l'existence. Heureux de cet augure, je la pris et la déposai dans le livre où je viens de la retrouver.

Mais en la voyant si fanée, si flétrie, la pauvre petite, je puis dire à mon tour : "Comme le temps change ! Et la *fleur d'espérance* n'est plus que *la rose du souvenir.*"

ELMINA.

Les Ecureuils, novembre 1899.

On ne manque jamais d'amis à table : on en trouve peu dans les moments difficiles de la vie.—THÉOGNIS.